Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 26 (1969)

Heft: 3

Artikel: Pronostic et prévision chez Thucydide : a propos d'un livre récent sur Thucydide et Hippocrate

Autor: Rivier, André

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-21616

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MUSEUM HELVETICUM

Vol. 26 1969 Fasc. 3

Pronostic et prévision chez Thucydide

A propos d'un livre récent sur Thucydide et Hippocrate

Par André Rivier, Lausanne

L'idée que l'homme demeure constant et semblable à lui-même, et que les phénomènes qui le concernent tendent à se reproduire et peuvent être prédits dans la mesure où ils sont connus dans leurs aspects essentiels, n'est pas nouvelle à la fin du Ve siècle, mais elle accède à cette époque au niveau de la conscience claire et de la réflexion méthodique. Elle s'affirme dans les écrits pronostiques de la Collection hippocratique les plus proches d'Hippocrate, et marque indubitablement de son empreinte l'œuvre de Thucydide. Certains passages de la 'Guerre du Péloponnèse', notamment ceux où l'historien s'exprime sur la méthode et les principes de son enquête – comme la phrase-programme du livre I (I 22, 4), la déclaration liminaire des chapitres sur la 'peste' d'Athènes (II 48, 3) et le préambule de la 'pathologie' de la guerre civile (III 82, 2) – font écho au thème épistémologique développé par les livres I et III des 'Epidémies' et par le 'Pronostic'. Connaître pour prévoir, en vertu de la tendance à la répétition des phénomènes morbides ou des événements historiques, et de la stabilité du cadre physique, physiologique ou socio-politique dans lequel ils se produisent, tel est le leitmotiv commun à ces textes. Ce parallélisme invite à scruter toutes les correspondances notées entre la 'Guerre du Péloponnèse' et les mêmes écrits médicaux; il ouvre la voie à une confrontation des personnalités auxquelles ces œuvres doivent leur physionomie intellectuelle. Compatibles avec la chronologie des plus anciens traités de la Collection hippocratique comme avec celle de la composition de l'histoire de Thucydide, ces rapprochements ont donné lieu à plusieurs tentatives pour éclairer la nature des rapports entretenus par l'historien athénien avec le chef de l'Ecole de Cos.

Cette entreprise comporte évidemment une part d'incertitude, qui tient à la disparition presque totale des témoins de la réflexion des sophistes: dans le vide ainsi créé, on discerne mal si la relation Hippocrate–Thucydide est originale, et jusqu'à quel point elle décèle une influence réelle ou une simple affinité. Il faut rappeler ensuite le caractère anonyme de la Collection hippocratique; l'attribution à Hippocrate des écrits pronostiques que nous avons nommés, si plausible soit-elle, demeure une hypothèse. Mais la difficulté la plus grande me paraît être liée, aujourd'hui, à la définition du 'programme' de Thucydide: les discussions engagées sur la notion d'*ὠφέλιμον* montrent notamment que ce programme ne se laisse pas réduire à une formule simple, et qu'on est loin de s'entendre sur l'objectif essentiel

de l'historien. Ce point est mis particulièrement en évidence par le plus récent ouvrage qui ait tenté d'interpréter Thucydide en partant d'une comparaison des buts et de la méthode de l'historien avec la recherche du pronostic médical. Dans ce livre intitulé 'Thucydide et Hippocrate vus par un historien-médecin', le professeur Lichtenthaeler lie de façon instructive à sa propre réflexion le rappel de la controverse qui opposa E. Kapp à W. Schadewaldt sur la valeur pratique assignée par Thucydide à son œuvre[1]. L'embarras de l'historien-médecin devant ce débat, la difficulté où il est de choisir entre les tenants de l'utilité stricte ('Techne für den Politikos') et les défenseurs d'une finalité essentiellement cognitive et scientifique – même s'il opte finalement pour le caractère désintéressé, «non didactique», de la connaissance élaborée par Thucydide – font bien voir la nature complexe du problème, et son enjeu.

Il est clair, en effet, que la détermination des affinités qui lient Thucydide à Hippocrate, et l'évaluation d'une dette éventuelle, supposent qu'une certaine clarté règne sur les buts conçus par l'historien, et qu'une sécurité relative soit atteinte au préalable dans la compréhension des passages où sa réflexion méthodique paraît précisément coïncider avec l'intention des écrits pronostiques attribués à Hippocrate. En fait, la corrélation communément admise entre ces passages par la critique moderne, corrélation que M. Lichtenthaeler prend pour point de départ, demande elle-même à être vérifiée. Le développement de sa recherche, dont j'indique ailleurs le sens et l'intérêt[2], nous amène à nous demander dans quelle mesure les énoncés de Thucydide se prêtent à la comparaison dans laquelle on les fait entrer avec les textes médicaux, et dans quelle mesure surtout ils entretiennent mutuellement la relation que cette comparaison présuppose et qui permet d'inscrire au centre du projet de l'historien le thème de la prévision rationnelle comme une transposition de la recherche du pronostic au plan de l'action ou de la théorie politique. En rouvrant dans les pages qui suivent le dossier Thucydide–Hippocrate, tel que nous le présente l'étude de M. Lichtenthaeler (ci-après L.), nous souhaitons réunir les premiers éléments de cette mise au point.

Il est certain que la description de la peste d'Athènes présente avec plusieurs écrits de la Collection hippocratique, et précisément avec les livres I et III des 'Epidémies' et le 'Pronostic', d'étroites similitudes. D. L. Page en a donné en 1953

[1] Ch. Lichtenthaeler, *Thucydide et Hippocrate vus par un historien-médecin* (Genève 1965); W. Schadewaldt, *Die Geschichtsschreibung des Thukydides* (Berlin 1929) 28s.; E. Kapp, Gnomon 6 (1930) 92–95 = *Ausgewählte Schriften* (Berlin 1968) 22–24 (recension du précédent). Voir ci-dessous, n. 35.

[2] Voir Gnomon 41 (1969), fasc. 6. J'avais d'abord envisagé de reprendre dans ce compte rendu l'interprétation des passages allégués de Thucydide. Il est apparu que cet examen ferait sauter le cadre de la recension. Comme il donnait les raisons de la réserve que j'indiquais à l'égard de la thèse principale de l'auteur, j'aurais hésité à y renoncer complètement si le Mus. Helv. n'avait bien voulu accueillir séparément ces pages. Je lui en exprime ma reconnaissance, et je sais gré à la rédaction du Gnomon d'avoir accepté que le compte rendu publié par lui renvoie à la présente analyse.

un inventaire complet[3]. Il note que l'emploi du 'modèle' médical est attesté sous le triple rapport du vocabulaire, du plan et des principes de description clinique. Ces corrélations donnent évidemment à penser. Sont-elles isolées chez Thucydide? Existe-t-il d'autres indices de la même influence, indiquant que celle-ci s'étend à l'œuvre entière de l'historien, et notamment aux principes qui ont guidé son analyse de la guerre? Peut-on aller plus loin? Si trois écrits hippocratiques ont laissé leur empreinte sur le dessein de la 'Guerre du Péloponnèse', n'est-il pas tentant de supposer que le médecin auquel ces trois écrits remontent ait influé personnellement sur la formation de Thucydide? Ce pas fut franchi par Klaus Weidauer, après d'autres, mais de façon plus méthodique et délibérée. Dans un ouvrage publié en 1954 et qui porte un titre significatif[4], Weidauer s'est efforcé de dégager une série de concordances entre le texte de Thucydide et notamment les livres I et III des 'Epidémies'. Des chapitres sur la peste, il retient essentiellement la remarque liminaire (II 48, 3) relative à la notation des symptômes, qu'il rapproche du conseil d'Epid. III 16[5] touchant la documentation écrite du médecin. A quoi s'ajoute une corrélation plus large entre la constance de la nature humaine posée par Thucydide en I 22, 4 et III 82, 2, et la notion de *φύσις* (*ἀνθρωπίνη*) mise en œuvre par les deux écrits médicaux[6]. Le tout est couronné par la similitude des concepts de pronostic médical et de pronostic politique, ce dernier étant garanti chez Thucydide par l'affirmation de l'utilité (*ὠφέλιμον*) de la connaissance historique dans l'éventualité du retour de situations 'semblables ou similaires' (I 22, 4). K. Weidauer estime que l'accord fondamental des deux démarches prévaut sur les divergences de détail imposées par la diversité des champs d'application; après d'autres, il pense que cet accord – «le transfert de la méthode médicale dans le domaine de l'histoire et de la politique»[7] – remonte à une rencontre de Thucydide avec l'auteur des 'Epidémies' I et III, puisqu'aussi bien, de 424 à 404, l'historien exilé a vécu dans la région où le médecin consignait ses observations sur les maladies endémiques[8].

Paru quelque dix ans après, l'ouvrage de L. se présente comme une contre-épreuve de la théorie de Weidauer, confirmant sur certains points, rectifiant sur d'autres, les propositions de celui-ci. L. associe le 'Pronostic' aux livres I et III des 'Epidémies' parmi les écrits utilisés par Thucydide pour décrire la peste

---

[3] D. L. Page, *Thucydides' Description of the Great Plague at Athens*, CQ new ser. 3 (1953) 97–119.

[4] K. Weidauer, *Thukydides und die hippokratischen Schriften. Der Einfluß der Medizin auf Zielsetzung und Darstellungsweise des Geschichtswerks* (Heidelberg 1954). Voir, à ce sujet, H. Diller, Gnomon 27 (1955) 9–14.

[5] Le préambule du *Pronostic*, allégué par Page à ce propos, loc. cit. 98, est ici laissé de côté.

[6] Weidauer 45s. 55.

[7] Id. 75.

[8] Weidauer 75, qui admet toutefois (cf. n. 31, p. 85) qu'*Epid.* I et III ont pu avoir des auteurs différents. L'hypothèse d'une rencontre entre Thucydide et Hippocrate apparaît chez Cochrane, *Thucydides and the Science of History* (Oxford 1929) 15s., et Nestle, *Vom Mythos zum Logos*[2] (Stuttgart 1942) 524, cités par L. 90 n. 7.

d'Athènes. Sa thèse est que ces écrits étant de la main d'Hippocrate, c'est Hippocrate lui-même que Thucydide a lu, peut-être rencontré[9] et «pris pour guide» librement[10], en composant son compte rendu du fléau. L. tient au surplus, comme Weidauer, que l'étude comparée des trois écrits médicaux et de la peste d'Athènes éclaire la méthode même de Thucydide. En revanche, L. rejette l'idée que Thucydide ait simplement transposé la méthode médicale dans le domaine de l'histoire et de la politique[11]. Etudiant, à propos de la peste, «le spectre des attitudes de Thucydide à l'égard de ses sources médicales»[12], il note entre autres la présence de certains traits originaux (l'indifférence aux conditions météorologiques et aux saisons, la mention du caractère contagieux du mal[13]) et une perspective ignorée du 'modèle' hippocratique (les conséquences morales du fléau). De façon plus générale, L. admet que les lecteurs de l'historien ont pu tirer de son ouvrage, à commencer par les chapitres sur la peste, certains enseignements («médecins, stratèges, hommes d'Etat»[14]), mais il souligne que si l'on peut prêter à l'œuvre de Thucydide une «intention pronostique»[15] fondée sur le caractère constant de la nature humaine (selon I 22, 4), la prévision dont il s'agit concerne moins le détail des événements humains que la tendance à la répétition qu'ils manifestent; elle consiste en un pronostic politique *théorique*, dégageant une typologie ou une structure du devenir historique et visant à la connaissance plutôt qu'à l'action[16]. Au total, L. estime possible de déceler dans les chapitres sur la peste les emprunts de Thucydide à la science médicale de son temps et d'en identifier la source dans les trois écrits concernés d'Hippocrate lui-même. Il nie, en revanche, que l'historien puisse être tenu pour un 'disciple' du chef de l'Ecole de Cos. Le souci de prévision rationnelle qui s'affirme dans la 'Guerre du Péloponnèse' prolonge une impulsion qui ne doit rien exclusivement au pronostic médical; elle a bien plutôt son origine dans la réflexion amorcée par les philosophes et développée par les premiers sophistes – dont les médecins sont aussi tributaires – sur la notion de *φύσις* comme nature humaine individuelle et collective[17].

Faisons maintenant un premier bilan, en nous attachant d'abord aux chapitres du livre II sur la peste d'Athènes et aux rapports qu'ils entretiennent avec les trois écrits hippocratiques. Mon sentiment est que L. n'a pas tort de tenir ces

---

[9] Voir *Thucydide et Hippocrate* 94. 151ss. 238.

[10] Ibid. 92; cf. 66.

[11] Ibid. 154. 164ss.

[12] Ibid. 92–103.

[13] La notion de contagion n'est cependant pas étrangère à l'auteur du premier livre des *Epidémies*. Cf. L. 100, et H. Diller, *Ausdrucksformen des methodischen Bewußtseins in den hippokratischen Epidemien*, Archiv für Begriffsgeschichte 9 (1964) 141, sur *Epid.* I 1 (I 180, 14–181, 6 Kühlewein = II 600, 2–602, 5 Littré: oreillons).

[14] *Thucydide et Hippocrate* 104. 111; cf. A. Grosskinsky, *Das Programm des Thukydides* (Berlin 1936) 65s.

[15] Ibid. 171–176. 169.

[16] Ibid. 171. 175. 180, et déjà 36 à propos de la peste.

[17] Ibid. 164–171.

rapports pour très étroits, et qu'il a raison, en particulier, d'insister sur l'importance du chapitre 16 du livre III des 'Epidémies', à la place que lui assignait Dioscoride (avec la fin du chapitre 15)[18]. Ce chapitre traite de la documentation écrite, et du bénéfice que peut en retirer le praticien. Confirmé par Epid. I 25[19], il recouvre en substance[20] la déclaration d'intention de Thucydide[21]. La coïncidence est significative, et semble déceler d'autant mieux un contact que cette déclaration, au témoignage de l'historien lui-même, s'incrit sur le fond d'une discussion dans laquelle les médecins étaient engagés[22]. Thucydide rejette les théories médicales relatives à l'origine et aux causes de la peste, et nous le voyons parfaitement au fait de la terminologie clinique: ce n'est sans doute pas un hasard s'il se trouve d'autre part, lorsqu'il énonce sa méthode de description, en plein accord avec les textes qui préconisent l'étude des signes et des symptômes en vue du pronostic (délaissant précisément la recherche des causes et les énoncés thérapeutiques). La

---

[18] I 231, 23–232, 19 Kw. = III 98, 9–102, 10 L.: Galien, dans son commentaire (CMG V 10, 2, 1 p. 158, 7–10 Wenkebach) admet la transposition de Dioscoride, mais tient que ce passage «fut ajouté par un autre, non pas écrit par Hippocrate lui-même» (ibid. 12s.). H. Diller, Gnomon 27 (1955) 13 (recension de K. Weidauer, *Thukydides und die hippokratischen Schriften*) est enclin à faire sienne l'athétèse de Galien, parce qu'à son avis, on s'explique difficilement comment, si la fin du ch. 15 (liée au ch. 16) avait suivi d'emblée le début du ch. 15, elle aurait pu être déplacée à l'extrémité du traité (ce qui, en revanche, ne ferait pas de difficulté pour le ch. 16 seul). Diller a certes raison d'insister sur les liens qui unissent le début et la fin du ch. 15. Mais, à mon sens, cet argument parle d'abord en faveur de l'authenticité du passage, si l'on considère qu'il s'agit dans les deux sections de ce chapitre, non pas des saisons en général, mais de «l'été de cette année» (Littré), qui fut chaud, austral et sans air, *θερμὸν καὶ νότιον καὶ ἄπνοον* (I 232, 5 Kw. = III 100, 4s. L.), conformément à la constitution particulière décrite précédemment par l'auteur (cf. I 224, 7 Kw. = III 66, 14 L.: *ἔτος νότιον ἔπομβρον· κτλ.*), et cela de façon inopinée (*ἐξαίφνης*). On ne voit pas comment cette observation aurait pu être ajoutée par un autre que l'auteur lui-même, ou sur la base des notes laissées par celui-ci (cf. K. Deichgräber, *Die Epidemien und das Corpus Hippocraticum* [Berlin 1933] 10). Quant au déplacement du passage entier à la fin d'*Epid.* III, on se gardera de le tenir pour impossible, encore qu'il soit inattendu, en vertu de la maxime: «Kein Fehler ist so unmöglich, wie ein Text notwendig sein kann, selbst ein durch divinatio gefundener» (P. Maas, *Textkritik*[3] [1957] 11). – Ce problème est examiné par L. dans la 4e série de ses *Etudes hippocratiques* (Genève 1963) 25–35. On y trouve défendue la même conclusion qu'ici, et par des arguments en partie semblables (notamment 28, sur l'interdépendance des deux parties du ch. 15).

[19] I 201, 10 s. Kw. = II 676, 12s. L.: *πολλὰ δὲ καὶ ἄλλα ἐπίκαιρα σημεῖα ... περὶ ὧν τὰ μέν που γέγραπται, τὰ δὲ καὶ γεγράψεται.* Ces termes renvoient à deux passages du même traité, les ch. 23–24 et le ch. 26 (cf. Weidauer 63), et non pas au *Pronostic*, comme le pensait K. Deichgräber, *Die Epidemien* 17. Le choix du verbe montre que l'auteur a conscience de rédiger un document écrit, duquel d'autres pourront faire usage (cf. Deichgräber 10 et n. 2; pour l'emploi de *γράφω*, cf. *Prog.* 24, I 107, 10 Kw. = II 188, 3s. L., et 25, I 107, 18 et 108, 4. 9 Kw. = II 188, 11 et 190, 2. 7 L.).

[20] Ce point est analysé par Weidauer 64s.

[21] II 48, 3: (*ταῦτα δηλώσω*) *ἀφ' ὧν ἄν τις σκοπῶν ... μάλιστ' ἂν ἔχοι τι προειδὼς μὴ ἀγνοεῖν.* Cf. *Epid.* I 25, I 201, 13ss. Kw. = II 678, 1ss. L.: (*τὰ μέν που γέγραπται, τὰ δὲ καὶ γεγράψεται*) *πρὸς ἃ δεῖ διαλογιζόμενον δοκιμάζειν καὶ σκοπεῖσθαι τίνι τούτων ὀξὺ καὶ θανατῶδες ἢ περιεστικόν.* C'est bien le programme énoncé par *Epid.* III 16: *μέγα δὲ μέρος ἡγεῦμαι τῆς τέχνης εἶναι τὸ δύνασθαι σκοπεῖν καὶ περὶ τῶν γεγραμμένων ὀρθῶς* (I 232, 7s. Kw. = III 100, 7s. L.).

[22] II 48, 3: *λεγέτω μὲν οὖν περὶ αὐτοῦ* (scil. *τοῦ κακοῦ*) *ὡς ἕκαστος γιγνώσκει καὶ ἰατρὸς καὶ ἰδιώτης, κτλ.*

question qui se pose ici est moins de savoir s'il a lu effectivement les livres I et III des 'Epidémies' ainsi que le 'Pronostic', ce qui est fort possible[23], que d'évaluer ce qu'il doit aux exemples qui l'ont inspiré. Avec L., j'estime qu'il leur doit le mode d'analyse et de présentation de la maladie. Mais je ne pense pas qu'il ait rien retranché ou modifié délibérément dans l'intention pronostique qui les guide.

Ce point est controversé. H. Diller, faisant état des réflexions d'E. Kapp[24], a insisté sur le fait que, dans la description de Thucydide, rien n'aide à lutter contre la peste, qu'il n'y a pas de remède, ni de pronostic en fonction d'une constitution déterminée: la science des 'Epidémies' est ainsi mise en échec[25]. Or s'il est vrai que le pronostic médical a une fin thérapeutique[26], on peut se demander, en effet, quelle est l'utilité de la prévision thucydidienne quant à la peste, et conclure qu'elle est médicalement nulle[27]. Il faut observer cependant que ce fait tient à la nature même de la maladie; il n'implique pas que Thucydide n'ait rien retenu de la conception médicale du pronostic et se soit assigné d'emblée comme but, quant à la peste, une description «désintéressée»[28], ou qu'il n'ait conçu qu'un pronostic théorique – ainsi que L. l'admet sous l'empire de la critique de Diller[29] – laissant

---

[23] A vrai dire, c'est parce que nous savons que Thucydide s'est initié aux procédés de description clinique et a pris connaissance des controverses médicales relatives à la peste, que les correspondances verbales relevées entre les chapitres sur la peste et ce groupe d'écrits hippocratiques peuvent être interprétées comme l'indice d'une lecture par l'historien des deux livres des *Epidémies* et du *Pronostic*. Le passage cité plus haut (II 48, 3 *λεγέτω ... καὶ ἰατρὸς καὶ ἰδιώτης*) complété par l'énoncé de la *κατάστασις* (49, 1, cf. Page, loc. cit. 98, L. 46. 83) et des jours critiques (49, 6, cf. Page, ibid., L. 61. 84), comme l'allusion fameuse du livre VI (14 *τῆς δὲ πόλεως κακῶς βουλευσαμένης ἰατρὸς ἂν γενέσθαι καὶ τὸ καλῶς ἄρξαι τοῦτ' εἶναι, ὃς ἂν τὴν πατρίδα ὠφελήσῃ ὡς πλεῖστα ἢ ἑκὼν εἶναι μηδὲν βλάψῃ*), sont à mon sens beaucoup plus significatifs que le parallélisme offert par les expressions relatives à la méthode. Les corrélations du type *σκοπεῖν – μὴ ἀγνοεῖν* (Th. II 48, 3, cf. 47, 4 *ἀγνοίᾳ*), *σκοπεῖν – γιγνώσκειν* (*Epid.* III 16, I 232, 8s. Kw. = III 100, 8 L.), *ἰδεῖν, σκοπεῖν – προειδέναι* (Th. 48, 3, cf. *Prog.* I 78, 9 Kw. = II 110, 8 L. *προειδώς*), *σκοπεῖσθαι – προλέγειν* (*Epid.* III 16, I 232, 17s. Kw. = III 102, 8s. L.; cf. *Epid.* I, I 190, 1; 201, 10 Kw. = II 634, 7; 676, 11 L. *σκοπεῖσθαι – προσφέρειν*), traitées par L., après K. Weidauer, comme des «correspondances majeures», n'emportent pas à elles seules la décision, car elles ont des équivalents ailleurs que chez Thucydide et dans les *Epidémies*, et antérieurs à la rédaction de ces écrits (cf., par ex., pour *σκοπεῖν – εὑρεῖν*, Soph. *OR* 68; *ἐκμανθάνειν*, ibid. 286; *εἰσιδεῖν Trach.* 151; cf. fr. incert. 833, 2 N.[2]; Andocide I 60, IV 31: *σκοπεῖν – εὑρεῖν*; voir encore Xénophane, fr. 18, 2, I 133, 14 D.-K.[6]: *ζητεῖν – ἐφευρεῖν*; Archytas, fr. 3, I 437, 4 D.-K.[6]: *ζητεῖν – ἐξευρεῖν*). De même, l'opposition *ὠφελεῖν – βλάπτειν* (Th. II 51, 2, L. 69s.; cf., dans un autre contexte, II 65, 7 *ὠφελία ... βλάβη*) est attestée deux fois dans les fragments d'Antiphon le sophiste (87 B 44 A col. 4, 20–22, et B col. II 33–36, II 349 et 355 D.-K.[6]), et dans le premier passage, sous la forme *οὐ βλάπτειν ... ἀλλ' ὠφελεῖν*, symétrique d'*Epid.* I 11 (I 190, 3 Kw. = II 634, 8–636, 1 L.): *ὠφελεῖν ἢ μὴ βλάπτειν*. Il est clair que c'est la mention *ἰατρὸς ἂν γενέσθαι* (Th. VI 14) qui seule nous oblige à déceler la formule d'*Epid.* I 11 derrière la phrase de l'historien.

[24] Kapp, Gnomon 6 (1930) 92s. (= *Ausgewählte Schriften* 22 s.).

[25] Diller, Gnomon 27 (1955) 14.

[26] Cf. *Thucydide et Hippocrate* 36, après K. Deichgräber, *Die Epidemien* 11.

[27] Voir toutefois les observations de L. 105s.

[28] Diller, Gnomon 27 (1955) 14.

[29] Voir *Thucydide et Hippocrate* 36. 77. 104. 157. 171.

à ses lecteurs le soin de tirer, s'ils le peuvent ou le souhaitent, les conséquences du tableau qu'il leur présente[30]. La peste d'Athènes défiait les soins et déjouait les prévisions (II 51, 2. 3): qu'aurait pu faire l'auteur des 'Epidémies' lui-même, sinon dresser le constat d'impuissance que nous trouvons chez Thucydide? Au reste, il n'était pas indifférent pour ce médecin de savoir qu'en dépit de la gravité du fléau, la mort ne pouvait être exactement prédite[31], cette constatation dût-elle éliminer à ses yeux la possibilité du pronostic[32]. Dira-t-on que ce même médecin n'aurait pas perdu son temps à analyser le cours d'une maladie qu'il ne peut soigner et dont il ne peut prévoir l'issue? Ce serait, à mon sens, trop préjuger du souci thérapeutique qui guidait ses travaux, et pas assez de sa curiosité. D'ailleurs Thucydide n'était pas médecin. Il pouvait, sans inconvénient professionnel, user librement du mode de description clinique mis au point par l'Ecole de Cos. Il n'y a donc pas lieu de contester, parce que dans le cas de la peste son analyse ne pouvait servir à rien, qu'il ne doive aux trois écrits hippocratiques mentionnés la notion d'une connaissance prospective fondée sur l'étude méthodique des signes et des symptômes; et point n'est besoin de parler de pronostic 'théorique' du fait que l'application rigoureuse de la sémiotique hippocratique débouche ici sur l'inanité constatée de toute intervention médicale. Cette impuissance, il faut le répéter, tient à la nature du fléau: il n'y a pas lieu d'en inférer que «le pronostic thucydidien a une autre fin que le pronostic hippocratique»[33]. Ici nous serons donc plus affirmatif que L. et admettrons que, dans la description de la peste, Thucydide suit effectivement et d'aussi près qu'il est possible à un non-médecin placé devant une maladie sans précédent, la ligne des principes et de l'intention scientifique énoncés dans les livres I et III des 'Epidémies'[34].

Peut-on en dire autant de l'œuvre entière de Thucydide, et prêter à la conception et à l'exécution de la 'Guerre du Péloponnèse' une «intention pronostique», même assortie du qualificatif «théorique», et nuancée des correctifs apportés par L. à la thèse de Weidauer, sous l'influence des réserves formulées par E. Kapp et H. Diller? Cette question pose le problème du 'programme' de Thucydide, tel qu'il est défini dans les dernières lignes de I 22, et on constate que, quoi qu'ils pensent des intentions de l'historien, les auteurs modernes engagés dans la discussion de ce passage le traitent sur le même plan que les réflexions méthodiques relatives

---

[30] Ibid. 76s. 104s.

[31] Cf. II 49, 6. 8; 51, 6. Ce point peut être ajouté aux intéressantes réflexions de L. sur «l'utilité médicale» des chapitres sur la peste (105 s., notamment sur le caractère contagieux du mal), qu'il conçoit en définitive comme distincte du projet propre de l'historien.

[32] Cf. *Prog.* I 79, 4–8 Kw. = II 112, 7–11 L.: nul doute que le médecin doive être capable d'annoncer l'issue mortelle du mal que ses soins ni la nature du patient ne peuvent enrayer.

[33] *Thucydide et Hippocrate* 157.

[34] S'il est vrai que la peste défiait le pronostic, on voit que l'étude entreprise par Thucydide à l'exemple du médecin des *Epidémies* ne lui procurait guère le modèle d'une prévision susceptible d'être étendue aux événements politiques. Cf. ci-dessous, p. 141s.

à la peste[35]. L. ne fait pas exception à la règle; chez lui aussi I 22, 4 et II 48, 3 sont constamment rapprochés, comparés et éclairés l'un par l'autre. Cette procédure est, à mon sens, contestable en dépit du parallélisme des expressions qu'on relève de part et d'autre (*τὸ σαφὲς σκοπεῖν κτλ.* ... ~ *προειδὼς μὴ ἀγνοεῖν*).

Il convient en effet de rappeler en premier lieu que, dans ces deux passages, Thucydide envisage deux objets différents: l'histoire de la guerre, le cours de la peste. Certes, de l'avis de quelques interprètes, Thucydide aurait dépassé l'analyse de la guerre et élargi la description de la peste dans le sens d'une étude de leurs conséquences morales et sociales, jetant les bases d'une 'physiologie des communautés humaines'[36]. L'idée sous-jacente d'une 'nature humaine' sujette, sous le double aspect physique et social, à des crises et à des maladies, sert alors de commun dénominateur aux textes allégués, lesquels sont pris comme autant d'expressions complémentaires d'un seul et même projet, auquel la médecine contemporaine aurait suggéré son langage et ses thèmes fondamentaux. Mais les textes résistent à cette vue séduisante. Ce qui ressort d'une lecture non prévenue, c'est d'abord, à mon sens, la différence des perspectives dans lesquelles I 22, 4 et II 48, 3 sont écrits. Nous constatons en effet que si, dans la description de la peste, Thucydide écarte expressément la recherche des causes, celle-ci joue un rôle essentiel dans sa présentation de la guerre. A cet égard II 48, 3 et I 23, 6 sont en opposition diamétrale, car la distinction entre l'*ἀληθεστάτη πρόφασις* et les *αἰτίαι* (ce premier pas dans la recherche du *σαφῶς σκοπεῖν*), si l'on en croit le développement du livre I (cf. ch. 88), implique une réflexion intensive sur l'objet même que les remarques liminaires relatives à la peste présentent comme futile et négligeable. Dans la mesure où l'esprit des 'Epidémies' I et III est caractérisé par «une forte réserve dans l'établissement d'une relation causale»[37], il est clair qu'il ne peut passer pour avoir inspiré la conception de l'histoire que Thucydide dévoile dans ses propos liminaires du livre I.

Quant à la notion de 'nature humaine', son rôle de commun dénominateur assurant la convergence de I 22, 4 et II 48, 3, est établie à l'aide d'un troisième

---

[35] A cet égard, l'argumentation d'E. Kapp, loc. cit. (cf. ci-dessus, n. 24) est caractéristique. Il rejette l'interprétation de I 22, 4, proposée par Schadewaldt à l'aide d'une analyse des chapitres sur la peste, renvoyant en particulier à II 48, 3 et 51, 6. Dans cette controverse, A. Grosskinsky, *Das Programm des Thukydides* 64–67, s'appuie sur II 48, 3 pour définir une position intermédiaire («die Vermittlung historisch-politischer Erkenntnis», 71). Même parallèle entre I 22, 4 et II 48, 3 chez H. Herter, Rh. Mus. 93 (1950) 152, qui défend la thèse de l'utilité pratique de la connaissance élaborée par Thucydide. Voir encore Weidauer 60, et les auteurs cités à cet endroit.

[36] Pour cette formule, L. renvoie à H. Patzer, *Das Problem der Geschichtsschreibung des Thukydides und die thukydideische Frage* (Berlin 1937) 97. Voir *Thucydide et Hippocrate* 79. 102. 115. 134. 168, cf. 205. Dans le même sens, J. H. Finley, *Thucydides* (Cambridge Mass. 1942) 70. 109. 159. 180.

[37] H. Diller, Archiv f. Begriffsgeschichte 9 (1964) 141.

passage, la remarque de III 82, 2 sur les maux engendrés par la guerre civile[38]. Le résultat de cette combinaison ne me paraît pas évident.

Sans doute, nous trouvons en III 82, 2 le terme *φύσις ἀνθρώπων* et l'idée que la nature humaine 'reste la même', assurant par là, dans les mêmes conditions de guerre, le retour des mêmes calamités. En II 50, 1, cependant, l'expression *ἀνθρωπεία φύσις* désigne la capacité de résistance que l'organisme humain oppose à la maladie en vertu de ses caractères propres et des caractères communs à l'espèce[39]. Le passage du sens médical au sens politique est rendu possible, dans l'esprit de certains critiques et de L. lui-même[40], par l'idée de constance impliquée dans ces deux emplois du terme *φύσις*, et par le fait que la description de la peste s'achève sur une présentation des conséquences morales du fléau: l'analyse de cette démoralisation dresse à leurs yeux le tableau clinique d'une maladie sociale dont la 'pathologie' de la guerre civile offre l'analogue manifeste[41]. Ainsi on doit s'attendre que si la peste se déclare à nouveau, elle reproduise ses conséquences morales désastreuses, tout comme le retour de la guerre ramène les effets morbides de la discorde civile. Et de même que la connaissance des signes cliniques permet d'identifier le fléau s'il vient à se répéter, et que celui-ci se laisse aussi reconnaître à la crise morale qu'il engendre, de même la nature de la guerre civile et ses conséquences ultimes sont dénoncées par le type de perturbation qu'elle introduit[42]. La notion de signes ou de symptômes permettant la prévision paraît ainsi appropriée à l'étude du champ politique et social aussi bien qu'à l'analyse des phéno-

---

[38] O. Regenbogen, Gymnasium 44 (1933) 7 n. 1 = *Kleine Schriften* 224 n. 8, tenait pour nécessaire le rapprochement de ces trois passages. Pour la correspondance de III 82, 2 avec I 22, 4, cf. entre autres Grosskinsky 69s., Weidauer 43. 60, A. W. Gomme, *A Historical Commentary on Thucydides* II (Oxford 1956) 154 («similar thought»). Pour II 48–54 et III 82–83 comme contribution à la «pathologie de la guerre», cf. W. Jaeger, *Paideia* I² (Berlin 1936) 499s., cité par L. 101. Comparer Finley 161 («forces of instability and violence ...»).

[39] Sur ce sens 'clinique', voir notamment K. Deichgräber, *Die Epidemien* 13. 40s., et Weidauer 41s., lequel ne mentionne pas le passage de Thucydide. Sur le seul endroit des *Epid.* I et III où apparaît le terme *φύσις* (*ἡ κοινὴ φύσις ἁπάντων καὶ ἡ ἰδίη ἑκάστου Epid.* I 23, I 199, 10 Kw. = II 670, 1 L.), voir aussi Weidauer 80 n. 21: il suggère non sans raison que, pour ce qui est de ces deux traités, la notion de nature individuelle précède celle de nature en général. Cf. F. Kudlien, *Der Beginn des medizinischen Denkens bei den Griechen* (Zürich/Stuttgart 1967) 142s.

[40] Ces «philologues modernes» auxquels L. renvoie son lecteur (108) pour le rapprochement de II 50, 1 avec III 82, 2. Cf. Weidauer 42s., qui cite H. Diller («[Thukydides] wendet auf das Verhalten des Menschen als eines Gemeinschaftswesens das an, was sie [die Ärzte] für den Körper erforschten», c'est-à-dire: «die Physis» comme «Norm für gültige wissenschaftliche Aussagen», Neue Jahrb. f. deutsche Bildung 2 [1939] 250), après (32) H. Patzer (ci-dessus, n. 36) 97 («... so nimmt das *ἀνθρώπειον* ... für Thukydides im Aufbau der geschichtlichen Wirklichkeit dieselbe Stelle ein wie die *φύσις* der Mediziner im Gebiet der körperlichen Erscheinungen»).

[41] Ainsi L. parle, à propos des conséquences morales de la peste, de «désordres sociaux» (115. 116, cf. 122), de «troubles sociaux» (143. 205): les conclusions qu'il tire de cette appréciation, notamment en ce qui concerne le rôle de Périclès (117s. 123), me paraissent aller très au-delà de ce qu'il est possible d'inférer du texte de Thucydide.

[42] La complémentarité des deux analyses, dans l'optique d'une intention pronostique («prognostic purpose») sous-jacente, est mise en évidence par J. H. Finley (ci-dessus, n. 36) 158–160.

mènes médicaux, et il suffit, revenant à I 22, 4, de constater que l'idée d'un retour des événements et des comportements est expressément associée dans le programme de Thucydide à l'énoncé de leur caractère humain (*τὸ ἀνθρώπινον*) pour conclure que le même principe de la constance de la nature humaine sert de base à l'idéal de connaissance rationnelle proposé tant au terme du préambule du livre I qu'au début de la description de la peste.

Or, sans nous arrêter longuement à I 22, 4, remarquons d'abord qu'il n'est pas évident que *τὸ ἀνθρώπινον* équivale à *ἡ ἀνθρωπεία φύσις* (quelque extension qu'on donne à ce terme). Je serais enclin pour ma part à rendre cette expression par 'situation' ou 'condition de l'homme' plutôt que par 'nature humaine'[43]. D'autre part – et c'est le point qu'il nous importe de souligner ici – les désordres consécutifs à la peste et à la discorde civile en temps de guerre offrent, dans le double tableau dressé par Thucydide, des différences plus significatives que l'analogie à laquelle on s'arrête d'ordinaire. Dans la démoralisation dépeinte au livre II, l'historien met en lumière les modifications imprimées par l'épidémie à l'attitude des citoyens d'Athènes les uns envers les autres, non pas de l'Athénien envers sa cité. Il s'agit d'une altération des rapports individuels, non pas de la relation entre l'individu et la communauté en tant que telle[44]. Bien sûr, il n'y a pas loin de l'une aux autres, mais nous n'avons pas le droit de franchir la distance qui sépare les deux points de vue[45], tant que l'historien ne nous y invite pas expressément. Et d'autant moins qu'en l'occurrence il paraît avoir pris soin de distinguer entre les deux.

---

[43] Cf. H.-P. Stahl, *Thukydides. Die Stellung des Menschen im geschichtlichen Prozeß* (München 1966) 33, qui tient pour hâtive l'assimilation du premier terme au second. Il entend, justement à mon sens, *τὸ ἀνθρώπινον* comme «das, was den Menschen angeht» ou «die Bedingungen menschlicher Existenz». Le parallèle allégué en V 105, 2 (cf. W. Müri, *Beitrag zum Verständnis des Thukydides*, Mus. Helv. 4 [1947] 273) ne dément pas cette interprétation: *τὸ ἀνθρώπειον* est opposé ici à *τὸ θεῖον*, et signifie 'domaine' ou 'sphère' des affaires humaines, plutôt que 'nature humaine' au sens d''essence' de l'homme (ainsi Müri): le terme vise bien «die äußeren und inneren Bedingungen menschlicher Existenz» (H.-P. Stahl, Hermes 96 [1968] 400).

[44] «Les Athéniens ont été doublement malades», écrit L. 103, «en tant qu'êtres humains et en tant qu'êtres politiques». La formule appelle une correction: les Athéniens furent d'abord atteints physiquement, puis moralement. Le terme 'politique' n'est pas heureux. Sans doute l'individu était-il alors d'abord un *πολίτης*, mais la distinction entre les sphères privée et publique n'en était pas moins clairement tracée et d'usage constant.

[45] H.-P. Stahl n'a pas tort d'affirmer (*Thukydides* 80) que la «peste» fut «aussi un facteur politique éminent» en ce sens que «les effets qu'elle produit minent pour la première fois l'ordre social dans le domaine des normes éthiques qui sont le fondement de cet ordre». Mais on ne le suivra pas quand il définit l'égoïsme dépeint par l'historien en II 53, 1 comme le refus de subordonner les buts personnels à ceux de la cité. Cette définition sort en fait, comme nous le montrons plus loin, du cadre assigné par Thucydide à ses remarques sur la peste; elle relève du type de caractérisation que nous trouvons en II 65, 7 et III 83, 2, qui vise les rapports de l'individu avec la communauté. A. W. Gomme parle, quant à lui (*Commentary* II 148, sur II 48, 3), de «moral and political effects». Si l'on s'en tient à ce que dit Thucydide, le mot 'politique' ne peut être pris ici que dans son acception la plus générale, distinct du sens qu'il implique au niveau de l'analyse développée en III 82–83. Notons enfin que la remarque de

Il est bien question, en effet, en II 52, 3. 4, d'une indifférence générale à l'égard des prescriptions rituelles; mais il s'agit des rites privés concernant les funérailles; le substantif *νόμος* n'a pas d'implication proprement politique, au sens où il concerne les institutions et la structure de l'Etat. Au chapitre 53, il est question d'autres formes de désordre, et la notion est explicitement visée par le terme *ἀνομία*. Mais il s'agit d'une exaspération de la soif de vivre et de la volonté de jouissance dans un climat d'impiété générale; le contexte montre que les délits (*ἁμαρτήματα*, 53, 4) incriminés sont de ceux que multiplie la recherche effrénée du plaisir: nous restons dans le cadre des rapports privés. Reportons-nous maintenant aux chapitres du livre III: le contraste est trop tranché pour n'être pas délibéré. La terminologie du plaisir et de la jouissance immédiate fait place à celle de l'ambition et de la lutte pour le pouvoir par tous les moyens, de la liquidation physique des factions rivales. On nous montre la dissolution des liens sociaux et privés (cf. 82, 6) au profit de la solidarité partisane; la généralisation de l'impiété au profit de la complicité dans le crime politique (*παρανομῆσαι*, ibid.), le recours systématique à la terreur (82, 3). Nous sommes sur le plan propre à la *πόλις*, devant une analyse de l'effondrement des structures de la vie publique. Rien de tel au livre II. Certes, il est probable que la démoralisation consécutive à la peste ait favorisé la genèse de l'égoïsme politique désigné par l'historien comme l'une des causes de la défaite athénienne[46], et qu'elle ait frayé la voie aux luttes civiles qui prendront corps dans la cité après l'expédition de Sicile. Mais rien de cela n'est indiqué dans les chapitres 52 et 53 du livre II[47].

Au reste, il faut prendre garde que dans les chapitres censés parallèles du livre III, Thucydide ne traite pas des luttes civiles comme telles (qu'il tient apparemment pour une manifestation 'naturelle' et inévitable de la vie politique)[48], mais de leur aggravation catastrophique sous l'emprise de la guerre que se livrent Spartiates et Athéniens. Ce fait révèle mieux encore la différence qui sépare les deux analyses. D'une part, Athènes (pas plus que Sparte) n'est directement comprise au nombre des cités auxquelles s'appliquent les termes de l'exposé du livre III. D'autre part, les conséquences de la peste tiennent à la nature du fléau;

Périclès en II 60, 4 (*τοῦ κοινοῦ τῆς σωτηρίας ἀφίεσθε*) renvoie à 59, 1, où les effets de la peste sont expressément associés aux pertes matérielles et humaines infligées par la guerre parmi les causes du découragement et du relâchement de la volonté de combattre.

[46] Cf. notamment II 65, 7 *κατὰ τὰς ἰδίας φιλοτιμίας* et 10 *ὀρεγόμενοι*, formules qui ne renvoient pas au passage précédent du livre II, mais évoquent celui du livre III, où Thucydide nomme l'origine des excès qu'il décrit: *ἀρχὴ ἡ διὰ πλεονεξίαν καὶ φιλοτιμίαν* (82, 8). Cette terminologie est précisément absente (et, à mon sens, délibérément exclue) des chapitres relatifs à la peste.

[47] L'absence de toute allusion de cet ordre est d'autant plus remarquable que le rapport entre l'analyse du livre III et l'évolution du climat politique en Grèce est expressément indiqué par l'historien (82, 1).

[48] C'est à cette caractérisation liminaire de la discorde civile que se rapporte la formule *χαλεπὰ ... γιγνόμενα ... καὶ αἰεὶ ἐσόμενα, ἕως ἂν ἡ αὐτὴ φύσις ἀνθρώπων ᾖ* (82, 2), non pas au phénomène d'aggravation qui fait l'objet de l'analyse détaillée de l'historien. Ainsi, dans le cadre même de la 'pathologie' des rapports sociaux développée au livre III, la mention de la 'constance' de la 'nature humaine' n'a pas de portée proprement programmatique.

l'aggravation due à la guerre n'en est qu'un aspect marginal (II 52, 1), et elle ne doit rien au fait (capital pour III 82–83) que la guerre oppose, outre Spartiates et Athéniens, les deux régimes auxquels ces cités s'étaient identifiées. Cela étant, et contrairement à l'opinion la plus répandue reprise par L., nous ne nous sentons pas autorisé à suppléer derrière la description des conséquences morales de la peste la même notion de 'nature humaine', au sens social et collectif du terme, que le livre III introduit dans l'analyse du processus de radicalisation imprimé par la guerre entre Spartiates et Athéniens aux dissensions civiles dont les cités grecques étaient le théâtre. Et il ne nous paraît pas possible d'utiliser par ce biais la description de la peste pour interpréter le programme énoncé par Thucydide en I 22, 4.

Le rapprochement est-il plus convaincant en ce qui concerne la notion de prévision? Les chapitres sur la peste permettent-ils de conclure, sur la base des formules employées par Thucydide en I 22, 4, à une «intention pronostique» étendue à l'œuvre entière de l'historien?[49] La comparaison des textes nous paraît ici encore inviter à un jugement réservé, dès qu'on s'efforce de préciser l'usage du verbe *προειδέναι* en fonction des emplois du même verbe et du verbe *προλέγειν* dans les écrits médicaux qui ont probablement inspiré les chapitres consacrés par Thucydide à la peste d'Athènes[50].

Telle que l'historien nous la décrit, en effet, la peste échappe au cadre de référence dans lequel le pronostic (au sens des 'Epidémies' et du 'Pronostic') peut prendre forme; à l'échelle du patient individuel, elle ne suit pas un cours régulier (49, 6; 51, 2. 3)[51] et son issue ne peut être prédite: la mort n'est pas certaine. Or c'est un trait constitutif du pronostic que de mettre le médecin en état d'annoncer d'avance le caractère mortel du mal qu'il est impuissant à soigner[52]. Lorsqu'en II 48, 3, Thucydide dit que sa description de la peste donnera le moyen de reconnaître (*μὴ ἀγνοεῖν*) le fléau en cas de récidive, la prévision dont il parle (*προειδώς*), anticipant sur certains traits caractéristiques du mal, permet effectivement de l'identifier, mais elle ne préjuge ni de son évolution ni de son issue au sens précis défini par le pronostic[53]. Dans le second passage de la 'peste' où le verbe est attesté

---

[49] Rappelons que «la ressemblance entre le préambule de la peste et la phrase-programme I 22, 4» est assez solidement établie aux yeux de K. Weidauer (op. cit. 66; même opinion chez H. Patzer [ci-dessus, n. 36] 94–97) pour qu'il en fasse le «point de départ» de son hypothèse sur «le transfert de la méthode médicale dans le domaine de l'histoire et de la politique» (cf. ci-dessus, p. 131). Point de départ pour L. également, encore qu'il aboutisse à une conclusion plus nuancée que son prédécesseur (cf. ci-dessus, p. 132).

[50] Sur ce point et sur les passages concernés d'*Epid.* I et III et du *Pronostic*, cf. ci-dessus, p. 133s. et n. 19. 21. 23.

[51] Il est question en II 49, 6 d'une crise survenant le neuvième ou le septième jour; celle-ci toutefois, bien que très souvent mortelle (*ὥστε ἢ διεφθείροντο οἱ πλεῖστοι*), n'exclut pas l'éventualité d'une rémission (*ἢ εἰ διαφύγοιεν*), elle-même suivie de mort mais dans la majorité des cas seulement (*οἱ πολλοὶ ὕστερον ... διεφθείροντο*).

[52] Cf. ci-dessus p. 135 et n. 32.

[53] Ce point ne ressort pas de l'exposé de L. Cf. 44: «L'historien ... a voulu que si elle (sc. la peste) récidivait, on puisse prédire sa nature, son *évolution*, ses conséquences». Plus loin

(II 51, 6), l'idée de prévision est évoquée en même temps que le cas des rescapés: ils se montrent plus compatissants, écrit Thucydide, envers les malades *διὰ τὸ προειδέναι*. Le verbe n'a évidemment pas le sens médical et il ne désigne pas à proprement parler une prévision; il désigne l'anticipation des peines d'autrui fondée sur la propre expérience des souffrances surmontées. Ce second emploi montre que Thucydide n'use pas du verbe *προειδέναι* comme d'un terme technique. Bref, si nous revenons au livre I et que nous nous en tenions d'autre part à ce que dit la description de la peste, nous constatons que le rapprochement des deux passages n'autorise pas à introduire dans le programme conçu par l'historien la notion de prévision rationnelle ou scientifique au sens propre ou dérivé du pronostic médical stricto sensu[54].

Dans ces conditions, on peut se demander s'il convient de faire entrer l'idée de prévision rationnelle dans la définition même du but assigné par Thucydide à son œuvre. Le point de départ de cette thèse est, comme on sait, l'affirmation (I 22, 4) selon laquelle les événements passés tendent à se reproduire semblables ou analogues (*τῶν τε γενομένων ... καὶ τῶν μελλόντων ποτὲ αὖθις ... τοιούτων καὶ παραπλησίων ἔσεσθαι*), affirmation commune à III 82, 2 (*πολλὰ ... γιγνόμενα ... καὶ αἰεὶ ἐσόμενα*) et, encore que moins catégorique, à II 48, 3 (*εἴ ποτε καὶ αὖθις ἐπιπέσοι*, scil. *τὸ κακόν*)[55]. De ces événements l'historien se propose de procurer à son lecteur une connaissance approfondie (*τὸ σαφὲς σκοπεῖν*)[56]. Il est sans doute logique de penser que cette connaissance d'un certain passé donne lieu, si ce passé tend à se répéter, à une connaissance anticipée des développements qu'il a une fois déjà engendrés, autrement dit: à une certaine prévision de l'avenir; mais nous ne savons rien de l'étendue de cette prévision, et nous ne pouvons évaluer le degré de certitude qu'elle atteint. En effet, le terme *τὸ σαφὲς σκοπεῖν*, s'il précise la qualité de la connaissance proposée par l'historien, ne nous dit rien de la nature des événements auxquels elle s'applique[57]. Cette connaissance anticipée peut porter

---

p. 155: «Thucydide a dit lui-même qu'il a fait un exposé détaillé de l'épidémie pour qu'on ne soit pas dans l'ignorance si elle se reproduisait, pour que l'on puisse prévoir ses *effets*» (c'est nous qui soulignons): nous sortons ici du domaine médical. Déjà Weidauer se contentait d'une formule générale («Verlauf der Krankheit», 60), qui efface les limites de la prévision indiquée par l'historien.

[54] Ainsi, dans la mesure où Thucydide a recours au terme *προειδέναι* sous l'influence des écrits hippocratiques sur lesquels il semble bien avoir calqué le plan et les principes de sa description de la peste, nous constatons qu'il ne s'est pas senti lié par l'usage strict de son 'modèle'. Loin de pouvoir compter au nombre des correspondances «majeures» (cf. L. 42s. 44) entre la 'peste' et *Epid.* I, III et *Prog.*, *προειδέναι* doit bien plutôt s'inscrire dans la rubrique de la «liberté» gardée par Thucydide «envers ses sources hippocratiques» (cf. L. 94s.).

[55] L. note avec à-propos, 44, que la peste a effectivement récidivé du vivant de Thucydide (cf. III 87). Cf. Finley (ci-dessus, n. 36) 159s.

[56] K. Weidauer, après un examen soigneux des emplois et un rappel des analyses antérieures, propose d'entendre cette expression caractéristique au sens de «sich Klarheit verschaffen über etwas» (op. cit. 56).

[57] Pour un équivalent fidèle de la formule de Thucydide: «... voir clair dans les événements passés, ainsi que dans les faits à venir, qui ... seront semblables ou analogues», cf. *Thucydide*

sur un développement en lui-même aberrant ou sujet à varier dans sa répétition même. Et si nous évoquons ici l'exemple de la 'peste', c'est précisément dans ce sens que le parallèle du livre II éclaire notre passage. *Προειδὼς μὴ ἀγνοεῖν* désigne effectivement la possession de la connaissance anticipée que j'ai dite, et le caractère même de la peste dégagé par Thucydide indique un processus dont les grands traits peuvent bien être annoncés d'avance, mais dont l'évolution exacte et l'issue, pour chacun de ceux qu'il touche, ne se laissent pas prédire. Il s'agit donc d'une prévision limitée et aléatoire en quelque sorte, essentiellement distincte du projet attaché au pronostic médical[58]. Or quand on pense à la place prise dans la peinture de la guerre par l'élément aléatoire, c'est-à-dire par ce que Thucydide désigne à l'aide des expressions *τὸ τῆς τύχης, τὸ παρ' ἐλπίδα, ὁ παράλογος* – qu'il s'agisse d'un facteur indépendant de l'homme comme la maladie ou les catastrophes naturelles (tempête, tremblement de terre, etc.) ou de la composante irrationnelle des actes humains (*ὀργή*) – on doit se demander si une part au moins du *σαφῶς σκοπεῖν* procuré par Thucydide ne consiste pas dans la reconnaissance d'une incertitude fondamentale affectant les projets de l'homme, même au sein de situations susceptibles de se répéter semblables[59].

Cela étant, et le rôle de la prévision dans le cas de la peste étant ramené à sa juste mesure, il nous paraît préférable de ne pas parler de pronostic s'agissant du programme tracé par Thucydide en I 22, 4 – fût-ce au sens large de pronostic théorique préconisé par L.[60]. Sans doute on ne niera pas que le spectacle des surprises du hasard et de l'inconséquence humaine déjouant les projets des hommes d'Etat et des généraux ne contienne en lui-même une leçon propre à inspirer au

---

et Hippocrate 44. Beaucoup moins satisfaisante, en revanche, est la version proposée dans l'Epilogue, où l'auteur tente d'élargir la base de l'intention pronostique qu'il prête à Thucydide en la dérivant, avec le pronostic médical, du mouvement général des idées au Ve siècle. Il s'agit dans ce passage d'une «connaissance certaine du passé» à partir de laquelle on pourra «préjuger les événements ou analogues ou identiques» à venir (169, d'après Th. Gomperz).

[58] La description de Thucydide laisse de côté nombre de traits extraordinaires et de variations selon les individus (II 51, 1). L. 205 en prend acte pour qualifier la 'peste', d'après une formule de W. Nestle (*Vom Mythos zum Logos*[2] 520), de «cas pur de fait pouvant se reproduire, un exemple classique de la typologie des événements historiques» (cf. 169s.). L'essentiel, à notre avis, est de noter que cette typologie (s'il faut reprendre le terme) exclut le pronostic au sens strict. A cet égard la discussion de L. 67 est assez éclairante.

[59] C'est le grand intérêt et la nouveauté du livre de H.-P. Stahl (ci-dessus, n. 43) que d'avoir analysé méthodiquement, et souvent à rebours de l'opinion la plus répandue, cet aspect du tableau de la guerre brossé par Thucydide. Ce que l'historien nous dévoile au sein des structures récurrentes du devenir historique qu'il s'est donné pour tâche de mettre en évidence, c'est, selon ce critique, la souffrance de l'homme victime de ses propres projets, incapable de se connaître lui-même, en tant que dépendant des conditions imposées à son action (cf. *Thukydides* 137. 171).

[60] L. développe, à propos de ce qu'il appelle l'esprit dialectique de Thucydide, l'idée de limites opposées au principe du pronostic politique par «d'*autres* principes ou facteurs non moins puissants» (216), et il esquisse le rôle assigné à la *τύχη* et au *παράλογος* par l'historien, pour affirmer (218) que «le modèle qui a inspiré Thucydide est plutôt celui du *paradoxe*: le pronostic politique est tout à la fois possible et impossible». Soit; mais ce modèle-là n'a plus aucun rapport avec le pronostic médical. Et loin de conclure avec l'auteur: «Raison de plus

lecteur le désir d'éviter les effets de ces deux «facteurs d'insécurité»[61]. Mais lui en donne-t-il le pouvoir, et lui permet-il de prévoir, dans une circonstance précise, quels seront ces effets? Rien de tel n'est énoncé dans la phrase-programme du livre I, rien qui nous autorise à comparer l'attitude de Thucydide face au devenir historique à celle que le médecin affirme devant les maladies, et celles-là même qu'il sait mortelles.

Toutefois, si le sentiment de l'historien n'apparaît pas dans le préambule de son ouvrage, ne se laisse-t-il pas saisir au cours de celui-ci? Et avant tout dans le portrait qu'il trace de Périclès? Thucydide ne caractérise-t-il pas l'homme d'Etat athénien comme celui qui a vu – qui a prévu – juste, l'homme dont la *γνώμη* a saisi les ressorts fondamentaux de la situation politique et compris le mécanisme de son évolution? Cette caractérisation n'est-elle pas présentée dans un chapitre doté d'un relief unique, et dont la position au sein du livre II, après la description de la peste, souligne la valeur thématique? Thucydide ne nous invite-t-il pas à admettre, au moins dans un cas d'exception, la possibilité d'une prévision rationnelle des événements?[62] Davantage: ne nous montre-t-il pas l'auteur de cette prévision dominant les conséquences de l'accident même – la peste – qui aurait pu déjouer celle-ci? L. tient en effet que Périclès, en calculant «sa stratégie à long terme avec un sens extraordinaire de l'étendue et des limites de la puissance athénienne», donne un «magnifique exemple d'un *pronostic politique positif*, scientifique, pourrait-on dire»[63]. Ailleurs, il écrit que «la *ξύνεσις* politique de Périclès, ce pouvoir de dominer les faits de la cité par l'esprit, s'est comme réincarnée dans la *ξύνεσις* historique» de Thucydide[64]. Il insiste d'autre part à plusieurs reprises sur le fait que Périclès a «maîtrisé» la peste, en surmontant les «désordres sociaux» engendrés par le fléau, en «sauvant les Athéniens» des conséquences de l'épidémie[65]. J'ai déjà indiqué que l'interprétation 'politique' de la démoralisation consécutive à la peste devait être accueillie avec réserve. Le rôle que Thucydide, selon L., attribue ici à Périclès ne me paraît pas soutenu par les textes[66]. Quant à l'exemple de *πρόνοια* donné par Périclès, mon avis est qu'il ne peut servir à étayer la thèse

---

pour mettre l'accent sur sa nature théorique» (218), nous pensons que, théoriqne ou non, la notion de pronostic doit être abandonnée.

[61] Cf. H.-P. Stahl, *Thukydides* 18 et n. 43. 44, comparant les vues de H. Patzer (Gnomon 27 [1955] 153) et H. Herter (Rh. Mus. 93 [1950] 153) avec celles de H. Strasburger, Saeculum 5 (1954) 417.

[62] Cette objection tirée de l'exemple de Périclès peut s'appuyer sur un large secteur de la critique thucydidienne. Voir notamment H. Herter 141. 152, H. Strasburger, loc. cit. 417s. («Siegesprognose»), et plus récemment J. de Romilly, *L'optimisme de Thucydide et le jugement de l'historien sur Périclès*, REG 78 (1965) 557–75.

[63] *Thucydide et Hippocrate* 166.

[64] Ibid. 143.

[65] Cf. notamment 117. 118. 123. 124. 225.

[66] L. invoque le fait que les Athéniens, après avoir songé à traiter avec Sparte, se laissèrent convaincre par Périclès d'intensifier l'effort de guerre (II 65, 2): «Après un moment d'abandon, l'ordre se rétablit, on décide de reprendre la guerre» (122). L'introduction de l'idée d'ordre dans ce contexte n'est pas plus convaincante que celle de désordre (cf. ci-dessus,

de la possibilité d'un pronostic politique au sens rationnel ou scientifique du terme. Non pas tant en raison du fait que la peste, en emportant Périclès, a mis un terme à l'action décisive exercée par l'homme d'Etat athénien dans le sens de sa prévision[67]. Mais parce que cette prévision elle-même, telle qu'elle ressort du compte rendu de Thucydide, ne paraît pas justiciable d'une appréciation aussi optimiste que ne le pensent L. et beaucoup d'autres avec lui.

Que Périclès «avait raison de prévoir la victoire», le chapitre II 65, à mon avis, ne le fait pas entendre aussi nettement qu'on l'a dit[68]. L'idée de prévision juste ne ressort pas aussi complète et indiscutable des trois passages où elle est indiquée: II 65, 5 et 6; 65, 13. Dans le premier, il est dit que Périclès avait prévu exactement la puissance[69] (non pas la victoire) d'Athènes telle qu'elle allait se révéler dans la guerre. Dans le second, l'historien ajoute que les prévisions de l'homme d'Etat concernant la guerre se révélèrent correctes plus encore après sa mort. Ce qui suit: rappel de la stratégie modérée de Périclès et diagnostic des fautes commises par ses successeurs, fait clairement entendre dans quel sens s'exerçait cette *πρόνοια ἐς τὸν πόλεμον*. Périclès avait dit que les Athéniens l'emporteraient s'ils évitaient telles erreurs, qui précisément furent commises. Il avait donc prévu non pas la victoire elle-même, mais les conditions dans lesquelles elle pouvait être remportée. Ce discernement des voies et des moyens ne doit pas être confondu avec la prévision (le pronostic!) des événements eux-mêmes et de leur issue. Enfin, en 65, 13, nous retrouvons dans la phrase finale l'énoncé de la condition à laquelle Périclès avait expressément lié l'annonce d'une victoire aisée: *Πελοποννησίων αὐτῶν*, «si la cité n'avait affaire qu'aux seuls Péloponnésiens»[70]. Observons que la phrase,

---

n. 41), et il n'est pas évident que la décision de soutenir la guerre à nouveau implique la fin de la démoralisation consécutive à la peste, d'autant moins que celle-ci n'avait rien perdu de sa virulence (Périclès en mourra six mois plus tard). Au reste, c'est en VI 26, 2 que Thucydide signale que les séquelles du fléau sont éliminées, avant le départ pour la Sicile: Périclès n'y est pour rien. Ajoutons enfin que, selon Thucydide lui-même, le retour définitif des Athéniens à Périclès (II 65, 4) témoigne surtout de leur inconséquence.

[67] On se gardera de faire grief à une intelligence supérieure de ne pas introduire dans le calcul de l'avenir qu'elle se propose d'influencer l'éventualité de sa propre mort *accidentelle*. Cette disposition n'est pas compatible avec l'action politique, quand celle-ci est menée avec énergie. L. a raison de voir dans la mort de Périclès l'intervention d'un facteur irréductible à la prévision la plus sage: cette péripétie confère à coup sûr au destin de l'homme d'Etat et de sa cité une dimension pathétique (je préfère ce mot à celui de 'tragique', L. 125).

[68] Notamment J. de Romilly, à qui j'emprunte cette formule dans l'article cité plus haut (n. 62), 559. 562 (l'auteur use, 560, d'une formule atténuée: Thucydide entreprend «de démontrer que Périclès avait raison lorsqu'il donnait la victoire comme probable»). Voir aussi la note de H. Herter dans *Thukydides*, hg. v. H. Herter (Darmstadt 1968) 281.

[69] Tel est le sens de *προγνοὺς τὴν δύναμιν* (non pas 'l'importance de la guerre') comme le soulignent avec raison A. W. Gomme, *Commentary* II 190, et J. de Romilly 572 (contre Classen, Stahl et Steup).

[70] L'infinitif *ἂν ... περιγενέσθαι* peut être interprété sans difficulté comme un potentiel; mais l'expression *πάνυ ῥᾳδίως* montre que l'historien, en écrivant ces lignes, se met hors de la réalité qu'il a lui-même décrite (la victoire sur la Sparte d'Archidamos et de Brasidas ne pouvait, en tout état de cause, être 'des plus faciles'). La phrase met d'abord en relief l'idée de la puissance et de l'ampleur des ressources d'Athènes.

telle qu'elle est construite, ne met pas ici l'accent sur la justesse des vues de Périclès, mais sur les motifs objectifs qui ont fondé sa prévision: *τοσοῦτον ... ἐπερίσσευε ... ἀφ' ὧν ... προέγνω*. Certes, il fallait l'intelligence de Périclès pour apprécier correctement la puissance d'Athènes; mais c'est elle qui fournit à l'homme d'Etat les motifs de son optimisme (d'ailleurs finalement démenti par les événements), c'est elle – non pas le déroulement de la guerre – dont il avait justement évalué les ressources.

Tout bien considéré, l'idée qui ressort de la caractérisation de Thucydide, quelque admiration que l'historien laisse percer pour son compatriote, ce n'est pas tant que Périclès a vu juste malgré les fautes de ses successeurs, mais que la catastrophe est venue en dépit de la juste estimation de Périclès, à cause des erreurs des hommes qui prirent sa place à la tête de la cité. Ces fautes étaient-elles prévisibles? Etaient-elles évitables? A cet égard, Thucydide ne nous donne guère sujet d'être optimistes. C'est gauchir la vue que l'historien, dans ce même chapitre, nous donne de ces fautes que de les définir comme des *γνώμης ἁμαρτήματα*[71]: l'expression ne s'applique qu'à l'expédition de Sicile (65, 11), et encore ce jugement est aussitôt rectifié dans le sens du diagnostic préalablement posé, où les termes *φιλοτιμία*, *κέρδος* (65, 7), *ὀρέγεσθαι* (65, 10) délimitent précisément la sphère des motifs irrationnels que tant d'exemples chez Thucydide montrent solidaires de l'emprise exercée par la *τύχη*[72]. L'image qui se dégage de ce tableau n'est pas celle d'une *γνώμη* affirmant sa maîtrise sur le *παράλογος*, mais d'un *παράλογος* prévalant en dépit de la *γνώμη* elle-même. Elle n'est pas favorable à l'idée d'un pouvoir spécifique de prévision attaché à la connaissance de la nature humaine, si l'on s'en tient au résultat de l'investigation (*σαφῶς σκοπεῖν*) proposée et mise en œuvre par Thucydide lui-même dans le cours de son propre ouvrage.

---

[71] C'est à cette définition que s'arrête l'analyse de J. de Romilly 564.
[72] Cf. H. Patzer, Gnomon 27 (1955) 154.